

CE QUE MANGER VEUT DIRE

Aldo Naouri

Saint Gaudens
27 mai 2008

Une histoire ...

La scène et l'échange que je vais vous rapporter se passaient au début des années 70.

J'en étais au tout début de ma psychanalyse. Et un ami m'avait convaincu qu'il me fallait prendre l'habitude d'assister au séminaire de Jacques Lacan.

J'avais d'autant plus facilement accepté l'idée qu'il s'est proposé de m'y retenir une place. Il fallait en effet arriver deux heures à l'avance pour être sûr d'en avoir une. J'étais par ailleurs curieux de faire cette expérience. Parce qu'en plus de tout un parterre psychanalytique, c'était une foule de curieux et le tout-Paris intellectuel de l'époque qui se donnaient rendez-vous dans ce grand amphithéâtre de la Faculté de Droit.

J'ai eu quelque mal à trouver mon ami.

Mais quand je l'ai eu rejoint et que je me suis assis près de lui, je me suis aperçu que je connaissais mon voisin de gauche et je l'ai salué.

C'était un garçon un peu plus jeune que moi, charmant, jovial, attachant et très dynamique malgré une obésité notable. Il devait peser dans les 140 à 150kgs et son tour de taille devait se situer autour du mètre cinquante sinon plus. Nous avions de nombreuses connaissances communes et je savais son histoire personnelle. Une histoire mouvementée et plutôt tragique. Il était encore petit quand sa famille dut fuir la barbarie nazie et traverser à pied toute l'Europe. Pour arriver en France, à la période, hélas, où Vichy faisait la chasse aux Juifs. Si bien qu'après de douloureuses péripéties tout ce monde n'échappa à la déportation qu'au prix de mille épreuves et grâce à la protection de moines qui les cachèrent jusqu'à la libération dans les combles de leur monastère.

Cet ami était déjà psychanalyste tout en continuant son analyse avec Lacan.

Comme je ne connaissais pas le Maître et que j'avais résisté, non sans mal, à toutes les pressions qui m'avaient engagé à entreprendre mon analyse avec lui, je lui ai demandé, assez benoîtement je le reconnais : « Comment ça se passe une analyse avec Lacan ? »

Il me répondit : « Il est extraordinaire ! Et, sur le plan technique, on en apprend infiniment avec lui. Sa qualité majeure, tu vois, c'est de te laisser te démerder, seul, sans jamais intervenir et tout le temps qu'il te faut, avec tes associations. C'est simple, il n'ouvre pas la bouche. Il ne te dit rien. Ni quand tu pédales dans la choucroute, ni quand tu as trouvé la bonne voie. J'en ai fait l'expérience pas plus tard que ce matin. Voilà des semaines et des mois que je travaillais sur un rêve dans lequel j'avais entendu insister le signifiant SS. Tu peux imaginer, avec mon histoire, le temps que j'ai passé à explorer mes souvenirs et les récits que m'ont fait mes parents du périple de ma famille. Or, rien ne venait. Jusqu'à ce que

j'aie découvert, ce matin – je dis bien ce matin ! – que le fameux SS n'avait rien à voir avec les Allemands ! Tu te rends compte ? Et tu sais à quoi il me renvoyait ? Tout simplement à ma petite enfance. À une injonction yiddish de ma mère qui me disait toujours : « Esse, Esse ! Mange, mange ! »

J'ai réprimé l'immense éclat de rire que j'ai senti monter en moi. Et je me suis dit, à considérer son ventre, qu'il avait fini à l'évidence par obéir, à sa mère, et bien au delà de ce qu'elle aurait jamais pu espérer !

... et ce qu'elle nous enseigne

Avant d'aller plus loin, je voudrais juste souligner ce que la démarche de Lacan, pour classique qu'elle puisse paraître, peut nous apprendre.

Je dis « pour classique qu'elle puisse paraître » parce qu'on pourrait croire que, de ce fait même, il est inutile d'en parler. Et pourtant !

Classique, elle l'est en effet. Car l'analyste n'est là, et, surtout, ne devrait être là, que pour permettre à l'analysant d'explorer, lui-même et seul, les chaînes de ses différents signifiants. S'il intervient en lui délivrant la clef des différents enchaînements, il ne lui permet pas de voir lui-même la chaîne se défaire à jamais et contribuer ainsi à sa désaliénation progressive.

C'est une leçon dont il pourrait être tiré profit dans toute entreprise éducative, pédagogique ou didactique : laisser le sujet chercher jusqu'à ce qu'il trouve lui-même.

D'avoir décidé, comme je l'ai expliqué dans mon dernier ouvrage, d'appliquer une telle discipline à l'éducation des enfants, m'a conduit à rencontrer de très vives protestations, quand ça n'a pas été une violente dénonciation et une non moins grande stigmatisation de mes propositions jugées réactionnaires.

Quand je dis par exemple qu'il est inutile d'assortir un ordre d'une explication, je pars du principe que cet ordre conduira l'enfant à qui il s'adresse à en trouver à tâtons sa propre explication. Or, l'explication que trouve par lui-même cet enfant vaut toujours beaucoup mieux que celle qu'on aura voulu lui donner.

Quand les critiques dont je suis l'objet viennent des parents, cela traduit leur impossibilité à passer de la séduction, facile et payante sur le champ, à l'éducation qui vise, elle, le long terme.

Quand ces critiques viennent d'analystes – il y en a eu heureusement assez peu –, elles témoignent simplement du fait que ces personnes ont certainement été analysées par des analystes angoissés ou paresseux qui leur délivraient des explications à tout va.

Vous avez certainement le sentiment, à m'entendre parler ainsi, que je fais un bien étrange détour.

Vous avez raison.

Mais ce n'est pas pour rien.

C'est pour vous avertir – quitte à vous décevoir et à décevoir encore plus les personnes qui m'ont invité ! – que vous ne m'entendrez pas traiter, du sujet qui m'a été commandé, comme vous pourriez vous y attendre.

Je ne parlerai pas de l'obésité, de l'anorexie, de la boulimie et de toute l'importance qu'on accorde, dans nos sociétés repues, à cet équilibre alimentaire qui remplit des pages de toutes

les revues. Je ne parlerai pas non plus de l'aura des grands chefs et du considérable succès éditorial des livres de cuisine.

J'escompte en revanche semer en vous un certain trouble. Je compte sur lui pour vous permettre d'aller bien au delà des questions triviales auxquelles vous vous étiez peut-être préparés. Et d'y trouver, bien sûr vos propres réponses.

Si bien que je vais revenir, sans tarder, à l'histoire singulière que je viens de vous raconter.

Le silence de l'analyste a conduit l'analysant à parcourir dans un premier temps la trajectoire périlleuse qui lui a permis de demeurer en vie.

Ce qui n'a été ni inutile, ni neutre, ni anodin. Même si lui, l'analysant, n'y a vu qu'une fausse direction.

Car c'est parce qu'il a intégralement accompli ce parcours qu'il a abouti à ce fameux « Esse, Esse ! » de sa mère.

Ce qui lui aura en quelque sorte fait conjoindre, à son insu, le « être, et rester, en vie » au « manger ».

Voilà qu'on ne peut pas considérer comme une mince affaire !!

Car ce « être en vie » et ce « rester en vie », ne sont pas de l'ordre d'une préoccupation générée seulement par les circonstances singulières qu'ont été la guerre, les Allemands et la chasse aux Juifs.

C'est un universel.

C'est un universel auquel nul n'échappe.

C'est un souci qui concerne chacun de nous sans exception.

Il va néanmoins sans dire que ce qui fait la différence, entre la préoccupation de chacun de nous et celle qui se manifeste dans l'histoire de ce copain, c'est ce qui meuble cette préoccupation. Sa trajectoire, telle qu'elle s'est révélée à lui pendant ses mois d'associations libres a été, elle, différente de celle du commun.

Elle pourrait se résumer sur le mode suivant : « On a vécu un enfer où nous étions menacés de mort à chaque instant. Je n'en avais aucune conscience. Un phonème me vient dans un rêve. Il me ramène à cette période. Je fouille tous les éléments du récit que j'en ai reçus. Pour finir par rencontrer l'injonction de ma mère qui me dit : « Mange » comme pour me dire « Il est d'autant plus fondamental que tu satisfasses à cette première condition de survie, que nous sommes de surcroît terriblement menacés »

Que son obésité vienne dire qu'il ne s'est pas dégagé, à l'évidence, de ce débat, est une autre affaire sur laquelle je reviendrai.

Vivre et/ou mourir

Il n'en reste pas moins que cette mécanique élémentaire, destinée à assurer la survie et la conservation de l'individu, remonte loin, très loin !

C'est quelque chose qui a TOUJOURS été.

C'est quelque chose qui a été là depuis que la vie existe.
 Et qui obéit, pour cruelle qu'elle soit, à la logique la plus rigoureuse du règne de cette vie.
 Une logique qui se décline en « manger et/ou être mangé » !
 Et ce, d'un bout à l'autre de l'intégralité du monde des vivants qu'on peut définir, pour cette raison, comme une longue chaîne alimentaire, fermée au demeurant sur elle-même.

La vie se nourrit uniformément de la vie.

Une évidence dont ont usé amplement nombre de mythes, avec l'évocation de la dévoration.
 Une dévoration qui peuple d'ailleurs les contes pour enfants.

Or, il s'avère que cette logique universelle et intemporelle a connu un couac, un seul : les humains, un jour, il y a quelques centaines de milliers d'années, se sont mis à enterrer leurs morts.

C'est à partir de là que les charognards, qu'ils étaient, comme le sont tous les omnivores, ont renoncé au cannibalisme, qu'ils se sont extraits du règne de la nature, qu'ils ont auguré la culture et qu'ils ont mis en place – mais longtemps, très longtemps après – les processus civilisationnels.

J'imagine que cette information peut vous être assez facile à comprendre et à intégrer.

Ce qui peut l'être moins, c'est ce que cette modification comportementale a entraîné.

En m'appuyant sur les données de l'anthropologie et de la psychanalyse, dans mon ouvrage *Les pères et les mères*¹, j'ai émis l'hypothèse que la première sépulture n'en a pas été une.

Un ou plusieurs individus, ayant tué un de leur semblable particulièrement terrifiant dans une lutte particulièrement épuisante, parce qu'ils craignaient qu'il ne se relève, ont dû rouler sur lui une roche de taille respectable.

Ce simple geste, cette première sépulture qui n'en fut pas une en réalité, aura fait brutalement naître chez ces individus la perception de l'écoulement du temps, puis la conscience de sa logique vectorisée avant celle de l'inéluctabilité de la mort dont la perspective est du coup devenue effrayante.

L'« angoisse de mort » s'est inscrite à ce moment-là dans la psyché, exactement comme elle le fait d'ailleurs, aujourd'hui, chez le bébé à la fin de sa première année de vie ; quand il découvre qu'il n'est pas un morceau de sa mère tout en restant extrêmement dépendant d'elle.

Pour nos lointains ancêtres, le vieil instinct animal naturel de conservation de la vie a du coup été conscientisé. Et ils ont compris que « manger » – un autre vieil instinct naturel – était la condition à satisfaire en tout premier lieu pour « rester en vie ». C'est longtemps après seulement que la réflexion disjoindra « rester en vie » et « être ».

Dans celui de mes ouvrages que je viens de citer, j'ai montré que, dans la mesure où la première sépulture a été une affaire de mâles, l'avènement de l'« angoisse de mort » n'a pas concerné au même titre les femmes. Elles avaient été totalement étrangères à l'événement.

Mais comme elles n'en sont pas dépourvues, il faut se demander comment elle leur est venue. De fait, certaines d'entre elles, les mères, l'avaient déjà en elles, et depuis longtemps.

¹ Odile Jacob, 2004

Non pas pour elles-mêmes – elles continuent d’ailleurs d’en avoir assez peu pour ce qui les concerne directement – mais pour leur enfant.

Elles seules en effet, comme toutes les mères animales, se préoccupaient de leur progéniture en y ayant un attachement viscéral. Les mâles n’ont longtemps pas eu la moindre cure de l’enfant, n’hésitant pas à le fracasser contre un arbre s’il constituait pour eux une gêne à l’accès sexuel de sa mère.

Et que faisaient-elles, ces mères, pour ne pas que cet enfant meure ?

Elles le nourrissaient, comme toutes les femelles animales, allant même jusqu’à se priver pour lui !

Une tâche que leur corps de mammifère avait d’ailleurs accompli pendant la gestation et dont leurs soins maternant ne faisaient somme toute que prendre le relais. Le tout se déroulant sur fond de cette « angoisse de mort » qui leur fait craindre de n’en avoir jamais fait assez !!

Voilà remonté à la trace, l’origine du « Esse, Esse ! », somme toute banal, de la mère de ce copain.

Du « Esse, Esse ! » de toutes les mères d’ailleurs.

Reste à savoir pourquoi lui, a continué de l’entendre et de s’y conformer au point d’avoir construit son obésité, et que moi, par exemple, je garde, même à mon âge, une ligne relativement correcte.

Quantité de choses différentes ont dû jouer, à commencer par le contexte sociétal.

Mais je me souviens aussi, pour ma part, de la rage dans laquelle me mettait un dicton qu’on nous serinait à l’école du temps où on y enseignait la morale : « On ne doit pas vivre pour manger mais manger pour vivre ».

Je pensais, non sans un désespoir, qu’il aurait été bon que ma mère l’entendît ! Et qu’elle bénéficiât de la sagesse qu’il recelait.

Mes repas étaient en effet, comme c’est le cas pour nombre d’enfants, une véritable torture.

C’est pour cela, soit dit en passant, que dans mon dernier ouvrage, quand j’évoque le registre de l’alimentation, j’insiste sur le fait qu’il ne faut jamais, jamais, forcer un enfant à manger et que c’est la première marque de respect que l’on doit absolument avoir à son endroit.

J’ai cependant ajouté très vite, qu’en quarante années d’exercice, je n’ai jamais réussi à faire admettre facilement une telle règle à une mère ! Et ce, quels qu’aient été sa structure, sa personnalité, son intelligence ou son bagage intellectuel.

Les mères se font sourdes à ce genre de recommandation, même quand cette dernière emprunte la solennité de la prescription !

Étrange, n’est-ce pas ?

Moins étrange si on remonte, comme je viens de le faire, à l’origine de ce réflexe qui affleure à l’instinct.

Et ce d’autant que cette origine a étrangement été relayée par les langues elles-mêmes. Comme si, dans ce registre, elles avaient été encodées dans le sens que j’ai dégagé et auquel les mères seraient tout particulièrement sensibles.

Le langage et le code

Que nous apprennent les langues ?

Notre français, « manger », qui est proche de l'italien « mangiare » dérive du latin *manduco* lequel signifie exactement « jouer des mâchoires, mastiquer ».

Le verbe *manduco* aurait lui-même été construit sur le substantif *Manducus*, un personnage de baffeux des comédies de Plaute qui donna lieu à la fabrication d'un masque aux larges mâchoires qui bougeaient en faisant beaucoup de bruit.

Il en aura été en latin comme, chez nous, où le terme de « tartufferies » a été construit sur le nom du personnage de Molière.

Le personnage de *Manducus* a cependant lui-même été construit à partir de *mandicare* qui dérive de *mandere* lequel veut dire, « dévorer, mâcher, broyer ».

Manger, au sens le plus étroit du terme, existe cependant en latin et se dit *edo* : « je mange ».

Le verbe dérive de l'indo-européen *ed* qu'on retrouve dans l'anglais « to eat ». Il a donné lieu à l'allemand « essen » qui signifie bien « manger » mais à partir du sens « ronger » dont on retrouve l'implication dans le mot « dent »... et dans le yiddish « Esse, Esse ! »

Il s'avère que *edo* – et c'est là que ça devient intéressant ! – a deux infinitif : *edere* et *esse*. Or, *esse*, je le rappelle, est aussi l'infinitif de *sum*, et signifie « être ».

La conjugaison irrégulière de *edo* donne d'ailleurs, pour dire « il mange », *est*, lequel dit aussi « il est » ! Une similitude qui produit une bien curieuse équivalence entre « il mange » et « il est ». Une manière de dire qu'« il mange donc il est », à moins que ce ne soit « il est donc il mange » ?

L'extrême proximité sémantique dans laquelle on se trouve serait embarrassante s'il n'y avait pas, entre autres langues, le russe et l'espagnol pour l'éclairer un peu plus.

Le russe ne construit pas en effet le verbe être au présent. Il se contente d'user de l'apposition : « je suis dans la salle » se dit simplement « je dans la salle ». Mais quand il arrive qu'on ait absolument besoin de dire « je suis », on dit « ya yestj » qui signifie « il y a » mais aussi « je mange »

Encore un effet de l'indo-européen

L'espagnol, qui, pourtant est une langue indo-européenne, dit cependant « comer » pour « manger ». « Comer », est construit sur *cum edere* « manger avec ». Comme pour dire en quelque sorte qu'on ne mange pas seul.

Je ne vois pas, pour ma part, d'autre explication dans la nuance qui est ainsi introduite dans cette autre langue latine, que l'influence de l'arabe. On sait combien l'arabe – ne serait-ce que par l'adoption de la jota – est fortement intervenu dans la construction de l'espagnol.

Il y aurait eu, somme toute, un métissage entre les codes linguistiques de l'indo-européen et du sémitique.

Or si on regarde du côté de l'arabe, « aKaLa » « il mange » est construit sur le radical KL qui signifie « la totalité, l'ensemble, le tout » mais aussi « l'unité, l'individu, le chaque ». « KouL » dit à la fois « tous » et « chacun »². La masse contiendrait l'individu qui la contiendrait.

La même proximité radicale – au sens des racines sémantiques – de « tous » et de « manger » se retrouve en hébreu, autre langue sémitique.

Je voudrais signaler à ce propos que les règles de vie hébraïques font du repas une occasion impérative d'échange et d'accueil de l'autre autour d'un aliment destiné plus en quelque sorte à sustenter qu'à flatter la sensualité.

Ces règles ont d'ailleurs donné lieu à une littérature considérable.

Le fondement éthique et religieux de l'alimentation a assimilé cette dernière autant à une incorporation des ingrédients que de ce qu'ils représentent. On n'incorpore pas des protéines, des glucides ou des graisses. Pas plus qu'on n'incorpore du poisson, des légumes, du beurre ou des oméga 3. On mange, on incorpore l'aliment nommé mais aussi le symbole dans lequel s'inscrit sa catégorie

On ne mélange pas la viande et les laitages pour ne pas mélanger un principe de mort et un principe de vie. On ne mange pas de porc, parce que c'est un animal omnivore et que son interdit rappelle l'interdit du cannibalisme, etc... etc...

Je vous signale, si le fait vous paraît étonnant, qu'on retrouve cette même logique à l'œuvre dans l'absorption de l'hostie au cours de l'eucharistie

Ces lois alimentaires hébraïques sont connues sous le nom de « cachroul », laquelle a sûrement contribué à la survie du peuple juif depuis des millénaires.

On peut d'ailleurs relire tout cela avec un regard de « comportementaliste ».

Et retrouver en effet cette constante de l'incorporation tout au long du traité Lévitique.

J'ai choisi de vous en communiquer un qui, du côté de la langue hébraïque, nous ramène un fois de plus à la proximité de « être » et de « manger ».

Chacun de vous a sûrement en tête le fait que le peuple, sorti d'Égypte se demande comment subsister. C'est alors, rapporte le texte, que se met à pleuvoir la « manne céleste ». La dite « manne » est nommé ainsi, dans toutes les langues, en raison du fait que chacun, voyant la chose tomber a demandé à son voisin « Man Zé » ce qui signifie très exactement : « Qu'est-ce que c'est ? ». Comme nul ne pouvait nommer la chose en question, il fut décidé de la nommer « Zé Man » ce qui signifie littéralement « C'est (le) qu'est ce que ». C'est de ce fameux « Man », « Qu'est-ce que » que dérive le mot français « Manne ». Mais le plus intéressant reste encore à venir. Car si « Zé Man » en deux mots signifie « c'est (le) qu'est ce que », en un mot « Zéman », signifie « le Temps ». Or, ce Temps est au sein même de l'écriture de l'instance divine hébraïque, le tétragramme imprononçable, dont les quatre lettres sont obtenues par la contraction de « avoir été », « être » et « avoir à être ».

² On a la même chose en anglais avec « everybody » qui signifie « chacun » d'où se déduirait le « tous », Il existe néanmoins « each one » pour dire « chacun hors de la masse ». Tout comme en arabe, il existe « KouL OUaHad » qui serait à traduire, comme d'ailleurs « each one », par « tout un chacun » pour insister sur l'individualité.

L'instance divine hébraïque n'est ni plus ni moins que l'inscription de « l'être dans le temps ». Avec la manne, les hébreux se seraient nourris de « temps », auraient mangé du « temps » pour être !

Si nous relevons par là le fait que l'indo-européen tout comme le proto-sémitique, associent étroitement le « manger » et l'« être », nous devons conclure que nous nous trouvons bien devant une concordance qui renvoie à l'espèce toute entière et à ses plus anciennes origines.

Cela permettrait-il d'expliquer pour autant les différences comportementales, minimes quoique considérables, que mettraient en place les codes linguistiques de l'indo-européen et du sémitique ?

L'indo-européen recouvrait une aire géographique au sein de laquelle les humains s'étaient depuis longtemps sédentarisés, même s'ils leur arrivaient par périodes de migrer.

Ce sont les ressources alimentaires abondantes qui les avaient amenés à le faire.

Loin de la « lutte pour la vie » qu'ils ont menée pendant leurs pérégrinations de millions d'années, ils n'avaient plus à se battre contre leurs comparses pour se nourrir. Le comparse pouvait trouver dans l'environnement la nourriture dont il avait besoin. Leur « être », pour laisser entendre leur « bien être » individuel était en quelque sorte assuré par la facilité qu'ils avaient individuellement à se nourrir.

Le sémitique recouvrait, lui, des régions désertiques où le nomadisme était la règle. Et où il valait toujours mieux faire alliance avec l'individu rencontré plutôt que de se battre avec lui pour la nourriture.

Les preuves que je trouve à cette hypothèse c'est d'abord la politesse qui en langue arabe obéit à ces règles que le français a stigmatisé de façon péjorative dans le terme de « salamalecs » l'assimilant à une forme d'obséquiosité alors qu'il s'agit toujours de l'exploration prudentes des dispositions profondes de l'interlocuteur. On arguera que les conquêtes post-islamiques démentiraient cette hypothèse. J'objecterai que la langue, elle, existait depuis longtemps déjà et que cela n'est venu qu'après le développement considérables de populations travaillées par ailleurs par une idéologie qui a fini par oblitérer les dispositions du code linguistique.

La seconde preuve, c'est le « partage du pain et du sel » que le christianisme – issu du judaïsme – a largement diffusé et dont on retrouve l'illustration moderne et l'adaptation sous la forme de « on se fait une bouffe » quand ce n'est pas sous ce qu'on appelle « les repas d'affaire ». Comme si, partager un repas, assurait de désarmer l'agressivité et mener à bien une négociation à défaut de pouvoir entrer dans un échange d'affection !

Un échange d'affection étroitement modélisé somme toute sur la relation qui s'est instauré dans la psyché de chacun entre le « mangeur » qu'il a toujours été la personne qui l'a très tôt « nourri ».

Retour à la mère nourricière

Ce qui me ramène à mon gros voisin et à sa mère qui lui a tant dit « Esse, Esse ! » qu'ayant tant et si longtemps incorporé l'« angoisse de mort » de sa mère, il a fini par ne plus s'arrêter de le faire.

On peut dire, pour décliner un florilège de ce que « manger veut dire » qu'il aura en effet fini par :

« manger pour deux »,
 pour ne pas dire « comme quatre »,
 vivant sans doute par ce signifiant toute sa relation au monde,
 « mangeant des yeux » son environnement
 et « de baisers » ses éventuelles maîtresses.
 Je l'imagine tout aussi bien sur le divan,
 « mangeant ses mots »,
 tant il piaffait de « manger du nazi »,
 avant d'enfin « manger le morceau » pour découvrir l'origine de sa propension,
 laquelle avait de fortes chances de le conduire prématurément à « manger les pissenlits par la racine ».

Une sacrée relation que cette relation entre une mère nourricière et son enfant.

Je n'ai jamais pu l'évoquer ou écrire à son sujet sans me trouver accusé de vouloir obstinément culpabiliser les mères.

On pourrait d'ailleurs profiter de la confiance que j'ai faite autour de l'obsession de ma mère pour assortir cette accusation d'un désir inavoué de vengeance.

Il m'est souvent arrivé pourtant de faire remarquer à une mère ou à une autre que les 7,5 kgs de son bébé qu'elle alimente au sein sont 7,5 kgs d'elle, exclusivement.

Je l'ai fait souvent, très souvent.

Or, je n'en ai rencontrées que fort peu à qui il n'ait pas fallu expliquer la chose par le détail, à qui il n'ait pas fallu expliquer combien le nourrissage durant la gestation et ensuite par le lait des seins a fourni à ce bébé une alimentation prise sur le corps de sa mère. Ce qui, soit dit en passant, m'a toujours ravi. Dans cette sorte de résistance spontanée à mon propos, j'ai entendu une forme de protestation, sans doute issue du fin fond de la psyché. C'est comme si, quelque part et à son insu, une mère établissait un rapport étroit entre l'existence de ce bébé comblant dans ses bras et le rapport sexuel qui le lui a fait concevoir. Ce serait en quelque sorte le mot « exclusivement » qui aurait déclenché le processus de la saine protestation.

On a toujours imaginé que la complémentarité de la mère et du père dans la conception et le devenir de l'enfant était une invention des cultures et en particulier de l'idéologie machiste qui n'a pas hésité à aller jusque-là pour soumettre les femmes aux hommes.

Les pires délires sont survenus, jusqu'à ceux des féministes qui réduisaient la participation du géniteur à la fécondation à celle du courant électrique susceptible de faire un œuf de l'ovule d'oursin et à l'apport d'un indispensable stock de chromosomes.

Quels qu'aient été les progrès de la biologie, il a fallu attendre 1984 pour montrer que c'est la nature elle-même qui a produit et mis en place cette complémentarité. L'amusant, pour ne pas dire le consternant de tout cela, c'est que ces travaux de 1984 sont restés totalement ignorés du public et même des professionnels. Je ne les ai appris moi-même qu'il y a à peine dix-huit mois !

En 1984, un biologiste allemand, Davos Solter a en effet démontré que le placenta et le cordon étaient des tissus programmés en grande partie par des gènes portés par le spermatozoïde. Que le placenta était, de façon prépondérante, d'origine paternelle.

C'est une découverte qui ne peut apparaître que considérable si on prend acte du fait que le placenta se comporte comme un filtre qui assure au fœtus l'absence de toxicité des apports qui lui viennent du corps maternel, tout comme il assure la mère contre la toxicité que peut produire la présence en elle du corps étranger qu'est son enfant.

Le fameux tiers symbolique du discours psychanalytique a, dès la conception, un support réel.

Voilà qui viendrait dire en quelque sorte que s'il y a une mère nourricière, il y a aussi un père gérant de ce nourrissage, un père nourricier. Une étiquette qui a d'ailleurs eu un cours exclusif jusqu'au moment où les femmes sont entrées, elles aussi, sur le marché du travail.

Mais a-t-il cessé de l'être, nourricier, ce père ?

Ce que la nature – je dis bien la nature – ne cesse pas de nous dire, c'est que, quelles que seront les dérives des discours de nos cultures, il ne cessera pas de l'être.

Tout simplement parce que le processus qu'il a auguré *in utero* en assurant la qualité du nourrissage du fœtus, se poursuivra indéfiniment. Si tant est du moins qu'on reconnaîtra au nourrissage maternel son caractère contingent sans en faire pour autant la seule condition de la vie.

Si la vie est, comme cela a été reconnu depuis Lavoisier, une « combustion », elle ne peut avoir lieu que si se trouvent réunis les deux comburants qui la permettent.

Le comburant alimentaire, apporté par le fait de manger, en est un – ce qui laisse entendre que, somme toute, on « mange toujours sa mère », comme on s'était nourri pendant la gestation des nutriments de son corps.

L'oxygène de l'air sans lequel rien n'est possible³, en est un autre. Si l'oxygène de l'air est apporté au corps de l'enfant par ses poumons à partir de la naissance, il constitue une excellente métaphore du père : on ne prend conscience de son importance sinon de son extrême nécessité que lorsqu'il en vient à manquer. N'est-il pas étonnant que nos sociétés, qui ont réglé son sort au père, se soient soudain mises à s'inquiéter de ... la pollution de l'air qui ne date pourtant pas d'hier ?

Voir les choses ainsi ouvre la voie à la compréhension des troubles alimentaires tels que l'anorexie, la boulimie ou même le grignotage.

Dans toutes ces affections, on trouve un cocktail des mêmes ingrédients à des doses diverses : le statut de l'enfant dans l'histoire familiale, l'intensité de l'angoisse de mort de la mère, sa facilité naturelle à la transmettre et la manière dont le père intervient ou pas ou peu pour tempérer cette facilité.

Et vlan ! Vous voyez comment j'ose change de braquet ? Sans même vous avertir !

Je veux bien que vous m'en fassiez reproche. Mais j'estime vous avoir suffisamment préparé à recevoir ce que je vais aborder maintenant.

En revenant, bien sûr, une fois encore, toujours à titre d'illustration, à mon copain obèse.

« Esse, Esse ! » lui aura donc dit sa mère. Soucieuse qu'elle était qu'il puisse survivre.

³ On peut consulter sur mon site (www.alдонаouri.com) un article (La bouche et le vœu tu) qui traite longuement et en détail de cette question.

J'ai laissé entendre qu'il a mis longtemps à lui obéir mais qu'il l'a fait ensuite sans jamais plus s'arrêter. Qu'il a longtemps tenté de ne pas prêter cas à l'angoisse de mort qu'avait pour lui sa mère, jusqu'à finir par l'intégrer et la faire totalement sienne !! Ce qui laisse supposer que la parole censurante, rassurante ou régulatrice de son père n'a pas eu grande importance pour sa mère.

La clinique des troubles alimentaires ramène toujours, toujours, à ce schéma.

Illustrant le propos de Claude Lévi-Strauss quand il définit le mariage comme « l'alliance dramatique de la nature et de la culture », autrement dit de la pression de deux logiques et deux modes de visions du monde qui ne se rencontrent pratiquement jamais !

Il est difficile, ai-je dit à plusieurs reprises de faire entendre ces choses-là aux mères !

Mais peuvent elles faire autrement ?

Une réponse nous est apportée par le beau roman de Agnès Desarthe : *Mangez-moi* (L'Olivier 2006).

La plupart des critiques n'ont malheureusement vu dans cet ouvrage qu'une brillante dissertation sur la cuisine et le manger. Or, c'est de tout autre chose qu'il s'agit de fait.

L'héroïne, au terme d'un périple dont les détails ne sont livrés que parcimonieusement, monte un restaurant sans prétention qu'elle appelle tout de même : *Chez moi*. Sacrifiant autant son pécule que son confort, elle y nourrit du mieux qu'elle peut, qui elle peut et qui le veut bien. Ce n'est qu'au fil de la narration qu'on va comprendre qu'elle tente par ce moyen de réparer la fonction maternelle qu'elle avait souhaité exercer à sa manière mais dont elle a brutalement été privée par le père de son enfant.

Voilà encore qui permet de comprendre, sans la moindre distorsion, que l'ensemble des troubles de l'alimentation décline, chacun à sa manière et avec sa propre nuance, ce qu'il en a été de la relation avec la mère.

Laquelle n'a jamais été libre d'élaborer cette relation à sa seule convenance.

Car c'est toujours dans l'histoire dont elle est un maillon que se récupère la clef du mystère.

Une histoire de vivants.

De vivants travaillés par l'angoisse de mort.

Dont « manger » fournit, somme toute, une fidèle et bien singulière ponctuation.